

Le canon de 75 durant la Grande Guerre



Le canon de 75 est une pièce de tir rapide à long recul, inventé en 1897 par le commandant Deport (1846-1926) et le capitaine Etienne Sainte-Claire Deville (1857-1944). Sa cadence de tir va révolutionner l'artillerie car elle est de 6 à 8 coups minutes, grâce à un frein hydropneumatique qui absorbe l'énergie du tir pour replacer le tube automatiquement à son emplacement d'origine, sans déplacer l'affût. Cette innovation évite de replacer la pièce après chaque coup tiré, car les opérations de pointage prennent du temps pour être précises.



Au moment de la mobilisation à l'été 1914, l'artillerie française possède 4000 pièces de 75 mm modèle 1897.

Grâce à sa supériorité technologique, son tir rapide et précis, et ses prouesses lors les premiers combats de septembre 1914, le canon de 75 devient rapidement l'un des symboles forts de la nation luttant contre l'envahisseur.

Il représente alors la "revanche" de la France face à de Prussiens diabolisés par la propagande. Mais le mythe du canon de 75 va très largement dépasser la réalité au cours de la guerre.

Le mythe du 75 est ancré dans les esprits et sa symbolique prend alors de nombreuses formes : cartes postales, livres, revues, poèmes, bons points, jouets, publicités, porte-bonheurs et autres objets glorifient le fameux canon et se succèdent au cours des quatre années de guerre.

Nous proposons ci-dessous un florilège de photographies, documents et articles de journaux illustrant cette place particulière du canon de 75 dans l'histoire de la Grande Guerre.

LES TROIS INVENTEURS du canon de 75

On connaît par la dépêche du général Joffre, autant que par les récits des prisonniers, les merveilleux et foudroyants effets de notre artillerie. Au premier rang — au rang d'honneur — s'inscrit le canon de 75.

Qui l'inventa ? Quelques confrères, hier matin, en attribuaient la paternité au général Félix Deloye, mort voici cinq ans. Il faut rendre à César ce qui appartient à César. Le canon de 75 a en trois inventeurs, qui, tous trois, travaillèrent dans la plus intime collaboration : le colonel Deport, le commandant Sainte-Claire-Deville, le capitaine Rimalho.

Après des années d'études et de recherches, quand l'œuvre fut au point, elle fut présentée au ministère de la guerre. Le général Langlois, alors directeur de l'École de guerre, était un partisan résolu du canon à tir rapide : il adopta d'enthousiasme l'invention nouvelle. Pour la défendre et la faire adopter, il rencontra deux appuis décidés en la personne du général Deloye, directeur de l'artillerie au ministère de la guerre, et auprès du général Mercier, alors ministre de la guerre.

Ce dernier comprit si bien l'importance d'une telle arme que, sans prendre le temps d'engager un crédit devant la commission du budget, il en ordonna tout de suite la fabrication.

Un des trois inventeurs, le capitaine Rimalho, — aujourd'hui colonel, — ne s'en tint pas là dans ses recherches. Il est aussi l'inventeur du matériel de campagne, dit de 155 millimètres, qui compose le meilleur de notre artillerie lourde.

Il convenait de citer ces noms en fixant la part glorieuse de chacun. — A. T.

NOTRE CANON

Les effets foudroyants de notre artillerie de campagne — du canon dit de 75, — sont aujourd'hui nettement et définitivement constatés : c'est le généralissime lui-même qui, dans son ordre du jour, les a rappelés.

Était-ce là une chose prévue et escomptée ? Nous avons posé la question à un homme dont la compétence, tant en matière d'explosifs que de matériel de guerre, est connue : M. Paul Clemenceau.

— Il y a quinze ans, nous dit-il, que je crie à tous les échos que nous possédons, avec le canon de 75, un outil de guerre formidable, incomparable. Il faut bien dire que ce canon fut fait pour un but déterminé. Le général Langlois, dont il faut en ces jours rappeler le nom, avait prévu les conditions nouvelles dans lesquelles se ferait la guerre, et surtout la guerre contre l'Allemagne. Il avait donc demandé aux ingénieurs de créer un outil spécialement adapté à l'ouvrage auquel on le destinait. Deport et Sainte-Claire Deville comprirent admirablement la pensée de leur chef et nous donnèrent l'arme unique à laquelle rien, nulle part, n'a pu jusqu'à ce jour être opposé.

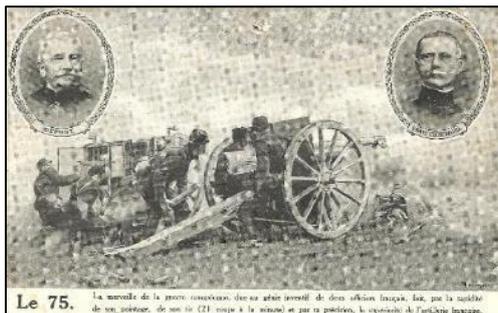
» Comme officier de réserve j'ai eu à manier ce matériel; comme ingénieur, j'ai eu à l'étudier et à en établir un semblable. Je sais donc tout ce qu'on peut en obtenir.

» A un moment, il y a quelques années, il fut question de donner six pièces à chaque batterie. Mon frère était alors président du conseil. Toute une soirée j'essayai de démontrer au général Picquart, ministre de la guerre, que ce serait là une grave erreur. Je soutenais que le rendement de notre artillerie est tel que quatre pièces suffisent largement à occuper l'activité intellectuelle et le sang-froid d'un capitaine au moment du combat. Je fus assez heureux pour le convaincre.

» Une batterie de 75 peut tirer cent coups par minute sans dérèglement, sans échauffement, mathématiquement, goutte à goutte, en quelque sorte. C'est suffisant pour un officier. Telle qu'elle est elle constitue un élément d'une extrême mobilité, peut disparaître et reparaitre, s'installer partout, passer partout.

» Dès demain, pour ma part, je rentre dans l'armée. J'ai repris du service et je suis sûr, bien sûr, que, de près ou de loin, je vais assister au triomphe écrasant de l'artillerie française et de toute l'armée, du reste. » — LUCIEN CHASSAIGNE.

Articles parus dans « Le Journal » des 19 et 22 août 1914.



Le 75. La batterie de la grande division, des sapeurs (renforcés) de deux sections françaises, tir, par la batterie de sapeurs, de son tir (21) coupé à la batterie et par sa position, la section à l'artillerie française.



PRÈS DU CHAMP DE BATAILLE

Le Canon de 75 à l'œuvre



Une pièce de 75 en pleine action : en bas, dans le médaillon, un officier contrôlant le tir.



P... (de notre envoyé spécial), 30 septembre.

« Vous êtes réquisitionnés pour aller chercher le commandant d'état-major de M... de la ... division, blessé à côté de B... »

C'est là le résultat de trois jours de démarches et l'unique moyen d'atteindre la ligne de feu.

Nous rions au nord de C... La canonnade nous guide aussi sûrement que les épaves de la route. Ici, quarante-sept maisons sont brûlées sur cent cinquante qui composaient le bourg. Méthodes des Allemands : dans leur marche en avant, ils pillent ; dans la retraite, ils incendient. Un pavillon dresse ses murs noirs à l'entrée du village : de son heureux passé, il n'a gardé que l'enseigne — une enseigne sur verrous bleus, qui s'étale au fronton de la façade en ruine : « Bon-Répos ! »

Sur la route, des caissons, des chariots abandonnés, hors d'usage, en l'échec : un camion de la Croix-Rouge anglaise, gris, sans roues, dans la boue du fossé. A la lisière de la forêt, un parc d'artillerie apparaît, en demi-cercle. Des convois de ravitaillement, dans un champ de bellérophons, laissent souffler leurs chevaux. Quelques télégraphistes militaires installent des postes de fortune. Des patrouilles encore circulent.

De cent en cent mètres, des franchées. Nous passons le pont de planches, qu'en quelques heures a construit le génie. A vingt mètres, l'énorme carcasse du pont de fer, coupée en deux, barre le fleuve et fait chanter les eaux.

Un bancard de trente feux, qui sert d'ambulance de deuxième ligne. C'est ici qu'on nous demande pour la dernière fois nous laissez-passer.

Vous entrez dans la ligne de feu, nous déclare le chef de poste. A vos risques et périls, désormais !... et bonne chance !

C'est trois cents mètres après B... dans une route étroite en forme de défilé, que les troupes d'Afrique, les zouaves surtout, embusqués et en lignes dispersées, forment l'avant-garde inflexible où se brise l'envahisseur. Des mitrailleurs les gardent et cheminent avec eux. Sur les hauteurs, six batteries de 75 et huit canons de siège, bien affûtés sous des branches, sont prêts à cracher la mort.

Officiers et canonniers sont à leur poste, silencieux, sans fumer : la moindre volute de cigarette entrainerait le trait les apprêts du combat. Seul, sur un hêtre, dans le feuillage déjà roussi aux armes de l'automne, un brigadier, dissimulé, assis, torse nu en mail, de respirer à l'horizon les mouvements de l'ennemi.

C'est un après-midi éclatant de soleil : à peine si la brume des bois ombré d'un volute bleu les cotons du val. L'admirable paysage de France que dans le champ de sa loggia contemple le hardi observateur !

A vingt mètres en arrière des batteries, sur le versant, le commandant attend, récepteur en main, les ordres du quartier général.

— Prenez patience ! me dit-il en souriant. Toute la nuit, les Allemands nous ont canonné. Nous avons changé nos positions. Ils nous croient arrêtés ou en recul. Ici, une heure ou deux, ils vont donner l'assaut au village. Vous pourrez alors collectionner des impressions !

Tenir la bataille de si près, et la manquer peut-être : les minutes, à un tel moment, ont des lenteurs de siècles !

Vers 4 heures, l'ennemi se décide. Enfin ! Un double grondement ébranle les échos. Tout le val est en rumeur : d'une rumeur en marche. On dirait deux essaims d'abeilles qui vibrent librement au ciel clair. Et à 300 mètres des batteries, les obus éclatent, fauchant les haies, dispersant branches vertes et molles rouges, creusant chacun un trou assez grand pour y enfourer deux chevaux accouplés. « Les marmites ! » me souffle le commandant. C'est le nom qu'on donne ici aux obus de 220.

Ce fut là le prélude. Dès cet instant, les obus de 75 alternèrent furieusement avec le grondement des marmites. Tout le ciel se trouva maculé de fumées et de

Quel observateur à courte vue, quel hubercien myope avait donc repéré leur tir ? Au milieu des rires — des rires certes — de tous les canonniers, leurs projectiles labouraient le ciel et les champs, mais sans effet, avec une recherche touchante. On eût dit que là-bas, chez l'ennemi, les pointeurs étaient encore livrés des fumées de ce vin généreux qu'ils burent trop copieusement en Champagne.

Du côté français, on s'obstinait à faire les morts. La réponse n'en sera que meilleure.

— Attention, regardez à droite, me souffle un lieutenant.

Tandis que j'étais tout entier à la canonnade, le brigadier tapi dans les branches du hêtre a repéré une manœuvre : il a prévenu son chef. Celui-ci, avertissant l'état-major, a reçu l'ordre d'ouvrir le feu.

Ce sont deux compagnies allemandes qui arrivent quatre par quatre. Elles approchent au pas accéléré. On dirait des murs couverts de grésilles qui se meuvent. Les voici à 1200 mètres, au pied du village, proche les premières maisons.

— Patience !... nous les voulons plus près !...

Durant ce bref colloque, j'ai le temps d'apercevoir en tête l'officier à cheval, sabre luisant au soleil, qui presse ses troupes. Sa silhouette est vague ; ses bras sont pestiférés. On le devine qui crie : « En avant ! »

Au même instant, avec une brutalité stupéfiante, voici que les six batteries de 75 précises, implacables, se démasquent. Des coups secs se succèdent, qui vous déchirent le tympan, vous accablent par leur promptitude et vous mordent le cœur. On dirait une hache invincible qui s'abat par larges coups sur l'ennemi. Tout est fauché, haché, anéanti. Le cheval de l'officier tourne, éventré : le henné commandant tombe lui-même, son sabre lié au bras par la dragonne. L'arme lui toujours : on dirait un éclair dans les flocons de fumée blanche. Et la route montante se trouve brusquement parsemée de capotes grises, de casques et de colerettes rouges : cris et brèves agonies.

Des deux compagnies allemandes, pas un fuyard ne s'est échappé, mais nous n'avons fait ce jour-là, non plus, aucun prisonnier : tous morts.

Le soir baisse, nous courons à l'ambulance.

— Le commandant de M... est mort, nous annonce le major. Il avait eu les reins brisés par un culot d'obus. Son dernier mot fut celui-ci : « Cet obus allemand avait un fier culot ! »

Dormez en paix, commandant ! Les canonniers du... régiment d'artillerie, postés tantôt sur les hauteurs de B..., vous ont vengé.

ANDRÉ TUDESQ.

Les jours se suivent...

Nous recevons vraiment trop de lettres comme celle-ci, que nous adressons une lecture de l'Éclair :

Depuis le début de cette atroce guerre, je déplore comme vous le manque de soins aux blessés en cours de route. Nous avons établi dans une salle d'attente, entre deux villages, un petit poste de ravitaillement pour les blessés qui passent, et qu'il se passe : pendant que la machine à fil de l'eau, nous distribuons à la pelle tout ce que nous pouvons, surtout des boissons chaudes : lait, thé, café, alcool, etc. Mais nous n'avons pas le temps de faire davantage, et songez qu'il y a des trains où l'on ne voit même pas une infirmière !

Les pauvres soldats ont tellement besoin des humbles services que nous serions capables de leur rendre ! Il ne s'agit même pas de les panser, mais simplement de nettoyer leur wagon et de les tenir à peu près propres. Beaucoup nous supplient de les débarrasser, sans le plus. Il n'y a pas besoin de diplôme, si l'on est d'ailleurs pour faire ça !

L'un d'entre nous, surpris par le départ du train à 30 faire le trajet entre deux gares, certes, elle ne le regrette pas ; mais elle est revenue comme une voleuse, sans billet, en sautant dans un wagon de marchandises. Pourrait ne pas autoriser à monter dans les trains qui manquent de personnel infirmier quelques femmes de bonne volonté comme nous après avoir pris, bien entendu, les garanties indispensables ?

Une autre lectrice, postée dans une gare, voit passer neuf trains sanitaires par jour. Il y en a quelques-uns de très bien installés, mais les deux tiers n'ont pas d'infirmières. Ma correspondante, qui a soigné de nombreux malades dans un hôpital, comme on fait fuir son certificat, demande en vain depuis deux mois qu'on veuille bien l'employer.

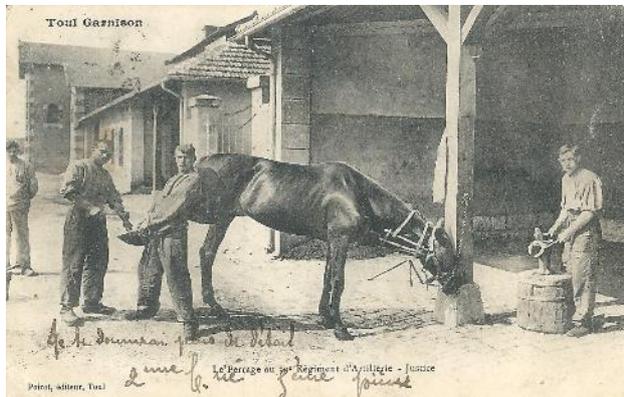
Je reçois dix lettres pareilles à chaque courrier, et je n'ai pas encore parlé des femmes, nombreuses aussi, qui offrent leur sang pour le transfuser aux blessés... Encore une fois, pour quelles raisons mystérieuses, si probablement absurdes, s'obstient-on à ne pas utiliser pour le bien commun tant d'admirables dévouements ?



46. - Ecoles à feu. - Un Embarquement à pleines voiles



LE MANS. - 1^{er} d'Artillerie. - 30. - L'Embarquement d'une Fourragère, sur wagon à cheval



Toul Garnison

de la division pour le détail

Point, silence, Toul

Le service au 30^e Régiment d'Artillerie - Justice



82 L'ARMÉE FRANÇAISE. - Artillerie. - Mise en Batterie. - LL.

Article paru dans « Le Journal » du 2 octobre 1914.

Ville de Joinville-le-Pont

Pour nos Soldats de France

LA JOURNÉE DU 75

Cette **Journée du 75**, la France entière doit la célébrer Dimanche en l'honneur et au profit de nos fils vaillants qui forment le mur d'acier contre lequel vient se briser, impuissant, le flot des hordes germaniques.

En arrière de la ligne de feu, toutes les forces sociales doivent être mobilisées et la Nation tout entière doit constituer la réserve de tendresse efficace et d'amour reconnaissant pour nos héros. Ce sera la riposte de la race latine, généreuse et fine, à la race teutonnes, à ces Germains qui épouvantent le monde par leur bestialité, qui lui inspirent la foi en l'avenir et lui donnent la décision et la force nécessaires pour les réduire à l'impuissance définitive.

Cette manifestation de bonté et de force résolue, la France la développera Dimanche comme un avertissement à l'ennemi insolent et féroce, comme une preuve d'affection indéfectible en l'honneur des soldats de France.

Les patrons de la Journée du 75 sont les plus hauts personnages de l'Etat, le Président de la République en tête.

L'instigateur est l'éminent Abel Ballif, président du Touring Club français. Le but, il est défini par ce grand serviteur de la renaissance physique nationale dans l'affiche tricolore contresignée par le Ministre Malvy, en des termes si nobles qu'il est impossible de dire mieux.

L'Insigne du 75 illustrera la quête et provoquera le geste charitable des passants, nécessaire pour constituer le trésor de "l'Œuvre du Soldat au front". Il leur sera donné en échange comme un souvenir de reconnaissance, pour le bon outil à tuer, pour la machine à détruire la race trois fois maudite.

Dimanche prochain, ô Joinvillais, donnez de l'argent sans compter, pas plus que comptent leur sang précieux nos soldats, ces fils aimés, qui attendent le moment de le verser en entier pour le salut de la Patrie.

« **POUR NOS POILUS** ». C'est ainsi que je voulais intituler cette affiche ! Mais quelques amis ont arrêté ma plume trouvant le mot par trop trivial.

Certes, il est un peu rude. Mais il fait sourire puis il émotionne. Déjà, il est glorieux ; demain, il le sera plus encore.

Le « **Poilu** » c'est l'homme résolu, celui qui n'a peur de rien ; celui qui nargue l'ennemi menaçant ; qui le gouaille quand il grince des dents pour l'intimider et qui est décidé à l'abattre quand il devient insolent. C'est le soldat loyal et toujours humain même au plus fort de la bataille. En un mot c'est le type du Français.

Ceci dit, le « **Poilu** » peut se rencontrer dans toutes les classes sociales ; il peut même n'être pas un guerrier, et, on trouve des « **Poilus** » parmi les civils. Il en est de vieux et de jeunes, les uns n'ayant plus de cheveux et les autres pas encore de barbe. Tel, Roger Gsell, gosse alsacien sublime, qui, frappé mortellement à Dixmude a succombé en chantant *la Marseillaise*.

D'ailleurs, le « **POILU** » c'est tout le contraire du « **BOCHE** ». Ce dernier peut être résolu, courageux et patriote ; mais, il est par surcroît sournois, menteur et toujours inhumain.

Leur Kaiser, qui, suivant l'expression saisissante de Jules Delafosse, « **n'a pas plus de réflexion qu'un obus** » donne la note à son empire qui démarque tout en faisant plus grossier. En inventant son « **Vieux Dieu** », conception féroce et païenne née dans son cerveau tourmenté, il n'a été qu'un plagiaire. Il a voulu surpasser Nabuchodonosor, roi oriental qui, pour avoir tenté d'égalier Dieu en puissance fut transformé en bête.

Acceptons-en l'augure et que les « **POILUS** » préparent la cage.

Pour les y aider et les encourager ; pour qu'ils en aient la force, il faut les soigner, leur donner du bien-être, entretenir leur santé précieuse qui les rendra robustes et invincibles. C'est pourquoi vous ne les oublierez pas Dimanche.

Pour eux, pour la France, donnez tous dans la mesure de vos moyens. Ouvrez vos cœurs. Ouvrez vos bourses.

Gloire aux "Poilus" !

VIVE LA FRANCE !

LE MAIRE DE JOINVILLE-LE-PONT,
Chevalier de la Légion d'Honneur — Volontaire de 1870,

A. MERMET

UNE LISTE DE SOUSCRIPTION EST OUVERTE A LA MAIRIE

Imprimerie F. HUBY, 24, Rue du Pont à Joinville (Téléphone 33).

(Le Comité de l'Œuvre du Soldat au Front a fait apposer dans toute la France près de 150,000 affiches. Mais l'initiative de MM. les Maires a créé quantité d'autres affiches célébrant les prouesses du canon de 75 et invitant le public à jeter avec générosité la grande Journée ! Voici l'une des plus curieuses et des plus vibrantes de ces affiches.)



LA JOURNÉE DU "75"

Elle aura lieu le dimanche 7 février.

Ce dimanche-là, toute la France fêtera le glorieux défenseur de notre pays, le petit canon qui, joint à la vaillance française, nous permet de tenir en échec depuis quatre mois, un ennemi supérieur en nombre, formidablement armé et qui se flattait de ne faire de nous qu'une bouchée.

Les Allemands, en effet, avaient tous les atouts dans leur jeu, tous, sauf le 75 !

Ils avaient tout prévu, tout organisé, tout réglé, même le menu de leur dîner à Paris ; ils n'avaient oublié qu'une chose, le petit engin de guerre dont l'intervention entre les mains de notre généralissime, a démoli toutes les prévisions, jeté bas tous les plans si laborieusement échafaudés, triomphé d'un demi-siècle de travaux occultes, d'embûches et d'espionnage.

Toutes ces basses œuvres qui répugnent à notre caractère et s'accordent si bien, au contraire, avec l'étonnante mentalité des gens d'outre-Rhin se sont évanouies comme une fumée légère au son du 75.

Honneur donc à ce jeune héros !...

Honneur aussi à ceux qui ont contribué à doter notre pays d'un de ses plus précieux éléments de succès.

Le Touring Club de France, initiateur de la « Journée du 75 », en assure seul toute la charge et l'organisation.

Comme pour les précédentes manifestations de la « Petite fleur bleue » et du « Drapeau belge », un emblème caractéristique — le canon de 75 — sera distribué par toute la France au cours de la journée du 7 février.

Il ne reste qu'à souhaiter un gai soleil pour assurer le succès de la journée. Succès d'autant plus désirable que le but à atteindre est de procurer d'importantes ressources à l'« Œuvre du Soldat au front ».

Fondée par le Touring Club, il y a trois mois, cette œuvre envoie à nos vaillants défenseurs, pour améliorer leur bien-être, des objets d'hygiène et de confort appropriés à leurs besoins : imperméables, lainages, chaussons de tranchées, chaussettes, mouchoirs, mouflés, lacets, ficelle, serviettes, savons, bougies, briquet, jeu de cartes, cartes de la guerre, teinture d'iode, vaseline, kola, chocolat, etc., etc.

Mais de telles libéralités exigent des fonds considérables. Les souscriptions recueillies parmi les membres du Touring Club, une large subvention votée par le Touring Club lui-même y ont été employées ; c'est à accroître les ressources de l'œuvre que le produit de la « Journée du 75 » est destiné.

A. BALLIF,

président du Touring Club de France.

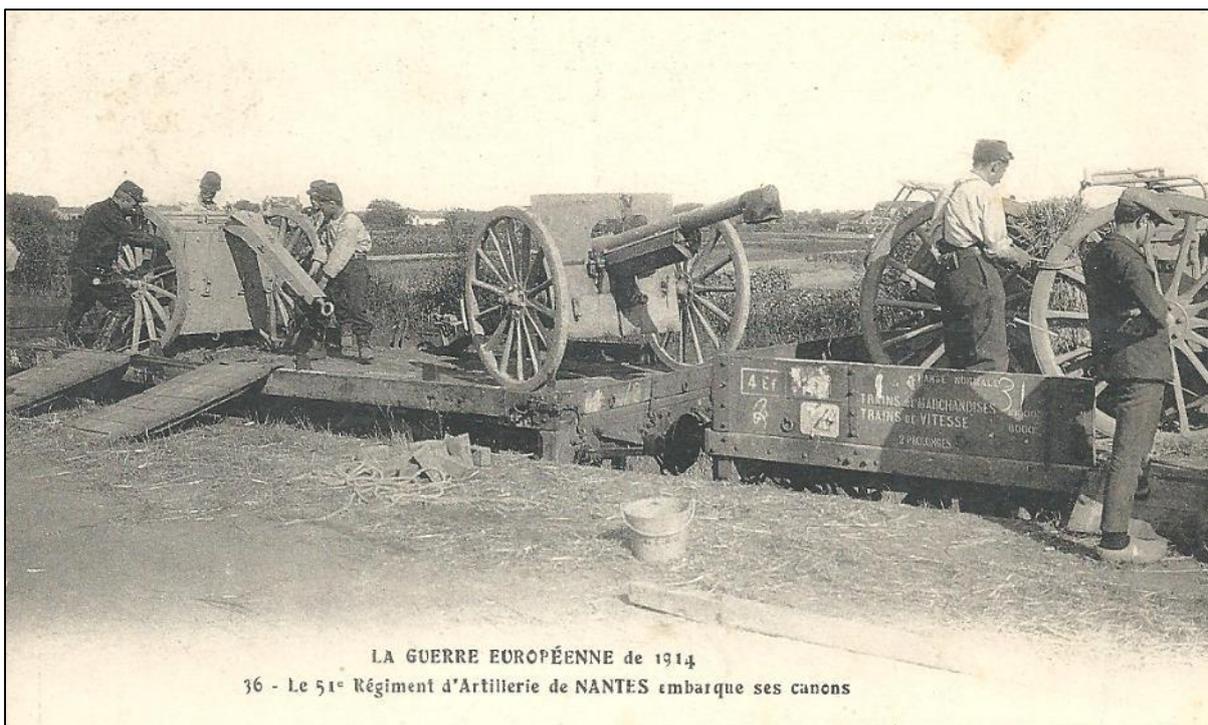
Article paru dans « Le Journal » du 5 février 1915.











LA GUERRE EUROPÉENNE de 1914
36 - Le 51^e Régiment d'Artillerie de NANTES embarque ses canons



92

CAMPAGNE DE 1914
Mise en batterie à bras d'une pièce de 75 mm. dans un passage difficile.

ND. Phot.



**127. La Grande Guerre 1914 — Le Canon de 75
en batterie** « Phot-Express »

458. La Grande Guerre 1914-15 — Notre 75 en action



Phot-Express

Imp. Baudinière, Nanterre Visé Paris N° 458



POÈME A LA GLOIRE DU 75

"Notre 75"

Dite par M. ALBERT LAMBERT Fils de la Comédie française

Il s'impose à notre pensée,
Le nom du canon glorieux
Dont la redoutable portée
Rend nos soldats victorieux!
Dans la tranchée, à la bataille,
Le bon 75 est roi...
Et, lorsqu'il crache sa mitraille,
L'ennemi frissonne d'effroi.
Il porte chez lui ses ravages,
- Juste vengeance des outrages
D'aussi misérables bandits!
Sur les bords chéris de la Marne
- Ce nom si doux à notre cœur-
C'est lui qui, sans trêve, s'acharne
Contre le flot envahisseur.
De Von Kluck la horde barbare,
Prête à se ruer sur Paris
Trouve, enfin, l'obstacle qui barre,
A jamais ses desseins maudits.

Sous sa protection, l'armée,
Dont l'héroïsme n'est plus vain,
Se sent, dès lors, électrisée
Et donne un effort surhumain.
Dans l'Aisne, dans la Somme, en Flandre,
Du 75 le fer
Fauche tout, puis va se répandre
En sanglants éclats sur l'Yser...
Hélas! est-il permis qu'on prône
D'aussi terribles résultats ?
Oui! puisqu'il faut saper le trône
De deus sinistres potentats.
A l'œuvre civilisatrice
La noble Angleterre a souscrit,
Et le Tsar, épris de justice,
Apporta son puissant rescrit,
Quant à l'émouvante Belgique,
Au nôtre, désormais, historique,
Doit nous unir jusqu'à la mort!

Vive donc l'engin tutélaire
Qui veille sur nos combattants,
Et qui délivrera la terre
D'un joug abhorré, pour longtemps!
Gloire, enfin, au savant habile,
Albert Deport, son créateur,
Dont fut Sainte-Claire-Deville
Le digne collaborateur!

